



« JE VENDS TOUT, MÊME MON CUL! »

ALEX BARBIER

COMME VAN GOGH



Trois ans après sa disparition, Alex Barbier est exposé cet automne à la galerie Martel, à Paris. La cote de ses bandes dessinées a explosé. Une reconnaissance *post mortem* qui prolonge la réputation d'artiste maudit de ce trublion de la bande dessinée française. Lui n'aimait rien tant que de ruer dans les brancards de l'art contemporain, qu'il conchiait.

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT BERNIÈRE
PHOTOGRAPHIES NICOLE BERGE

Alors qu'il connaissait, dans les années 1980, une période de vaches maigres, Gérard Lauzier dit à Alex Barbier (1950-2019) : « Tout de même, voir son chef-d'œuvre à moitié détruit par le feu, c'est pas donné à tout le monde. » Faire poser sa femme et son amant pratiquant la sexualité humaine afin d'en extraire des tableaux, non plus. Alex Barbier fut, durant près d'un demi-siècle, l'enfant terrible de la bande dessinée française, sinon le pape de la BD d'avant-garde, une expression qui le faisait se tordre de rire, lui qui ne jurait que par Maurice Tillieux. L'inventeur de la couleur directe ? C'est ce qu'il clamait haut et fort, en tout cas. Grâce à un habile mélange d'encres de couleur et de fioles servant à effacer le stylo-bille des écoliers, Alex Barbier avait en tout cas inventé un procédé dont il se servit, dès 1975, dans *Charlie mensuel*. « Professeur Choron, que dites-vous à ceux qui n'achetaient pas *Hara-Kiri* en 1975 ? », demandaient certaines publicités autoproduites des éditions du Square. Et Georges Bernier de répondre : « Qu'ils crèvent. » Pourrait-on en dire autant de ceux qui ont ignoré le

talent singulier d'un artiste de génie ? Sans doute. Sont-ce les mêmes qui, désormais, achètent ses œuvres en galerie, maintenant qu'il est... mort ? Barbier, comme Van Gogh, connaît le succès après sa disparition, ce qui ne l'aurait pas fait marrer du tout. Un jour, il me dit : « Je vends tout ce que je fais. Je vendrais même mon cul, s'il le fallait ! » Ce qui en dit long. Barbier était un vrai artiste-peintre. Il ne commit que quelques bandes dessinées, certes. Mais il peignit des centaines de toiles ! Un autre jour, je compris enfin pourquoi sa peinture était si bonne. Il me dit : « Je sais ce que je fais, hein ! Je suis tout à fait conscient du niveau que j'ai atteint. » Peut-être pas jusqu'à Lucian Freud, mais pas loin. J'aurais pas misé un kopeck sur la fortune de son œuvre *post mortem*. Ha ha. Lui non plus, d'ailleurs. Il n'en parle jamais dans les entretiens qu'il m'accorda au début des années 2000 et dont *Les Cahiers de la BD* se font aujourd'hui l'écho. Sa femme Aline prétend qu'il était maudit. Certainement.

**Nous sommes au milieu des années 1970.
Vous vous êtes fait renvoyer de** →

« À L'ÉPOQUE, LES GENS DE CHARLIE MENSUEL M'IMPRESSIONNAIENT BEAUCOUP. J'AVAIS LA TROUILLE. C'ÉTAIT EN 1974, J'AVAIS 24 ANS. POUR MOI, IL N'Y AVAIT QUE CHARLIE. »

→ **L'Éducation nationale comme professeur d'arts plastiques et vous débutez dans la bande dessinée. Dans quel état d'esprit étiez-vous ?**

Je voulais tout casser. Ce n'était pas une attitude arriviste, c'était une nécessité. J'avais de nouvelles choses à dire. Je le savais. Ça venait. Dès que j'ai quitté l'armée en 1974, je suis revenu à Fillols et j'ai commencé à travailler. La première bande dessinée que j'ai faite, c'était dans la maison de la mère d'Aline. Car on n'avait pas encore la nôtre, ni celle d'à côté, ni les dix autres suivantes. On n'était pas encore devenus riches, hein. À l'époque, les gens de *Charlie mensuel* m'impressionnaient beaucoup. J'avais la trouille. C'était en 1974, j'avais 24 ans. Pour moi, il n'y avait que *Charlie*. Pour rien au monde je n'aurais voulu être publié ailleurs. Les premières planches que j'ai soumises n'étaient pas une histoire extraite de *Lycaons*, mon premier livre. C'était un récit en seize pages de très grand format que j'avais réalisé au sortir de mon service militaire. Une sorte de manifeste sur ma technique, la couleur directe. Malheureusement, ces pages n'existent plus. Disons que personne d'autre que moi n'en a pris connaissance. C'était une bande dessinée qui commençait en noir et blanc pour finir en couleurs, et qui expliquait justement l'intrusion et l'importance de la couleur dans le récit. Il faut dire qu'à l'époque je savais exactement ce que je faisais. Que ça ne ressemblait à rien de connu. J'en avais tout à fait conscience, n'est-ce pas. À l'époque, Wolinski était rédacteur en chef de *Charlie mensuel*. Et c'était un grand rédacteur en chef, sans aucun doute. Mais personne, dans la rédaction, n'avait ouvert le paquet que j'avais envoyé. Je n'avais pas de réponse. J'étais bien embêté. Après plusieurs semaines, j'ai donc demandé à ma femme d'aller récupérer mes pages au journal, parce que je ne désirais pas y aller moi-même. Et c'est ce qu'elle a fait. Seulement, personne ne se souvenait d'elle ni de son paquet. Au bout d'un moment, Gébé est revenu avec mes planches sous le bras. Wolinski était avec lui. Ils ont demandé : « C'est toi qui as fait ça ? » Ma femme a dit : « Non, c'est mon mari. » « On le publie tout de suite ! Huit pages ! » C'est là que, très vite, j'ai réalisé ma première histoire en huit pages. Quand elle a été publiée, ce fut une grande émotion. Nous étions avec ma femme sur le boulevard Saint-Michel

et nous avons acheté le journal. Je me le rappelle très bien. Ils avaient fait une inversion de pages ! C'était très énervant. Par manque d'expérience, je n'avais pas numéroté les pages, chose que je ne fais plus désormais, bien évidemment. Mais oui, j'étais très content. Il faut dire que dans mon petit esprit prétentieux, *Charlie mensuel* était quand même la publication la plus prestigieuse de l'époque, la plus novatrice. C'était ma place. Un point c'est tout. Ensuite, *Lycaons* a été publié dans *Charlie mensuel* tous les quatre mois environ, des histoires de seize pages.

Quelle fut la réaction de vos congénères à cette époque ? Plutôt glaciale, non ?

Wolinski m'a confirmé bien des années plus tard le joli merdier que mes bandes dessinées avaient causé dans le petit Landernau de la BD. Un monde très conservateur, il faut bien le reconnaître. Un type, Luc Cornillon je crois, avait écrit dans *Métal hurlant* que mes bandes dessinées étaient « artistiques, dans le plus mauvais sens du terme ». Ça a été encore plus beau lorsque le livre est paru aux éditions du Square, en 1979. Alors là, de la presse, on peut dire que j'en ai eu. Tout le monde, sans exception. *L'Express*, *Libération*, Wolinski, Bayon, etc. Tout le monde était baba. Tout le monde sauf un, qui s'appelait Filippini, si je me souviens bien. Celui-là avait écrit : « Je me demanderai toujours ce que mes amis critiques peuvent trouver de génial à ces taches de couleur qui n'ont ni queue ni tête. »

Les pages de *Lycaons* ont été détruites par le feu, contribuant à l'édification de votre légende personnelle. Était-ce un acte terroriste délibéré, spécifiquement élaboré à votre rencontre ?

Absolument pas. En fait, cette histoire gardera sans doute à jamais une part de mystère insoluble, dans la mesure où l'on n'a jamais retrouvé le pyromane. C'était un déséquilibré, qui avait déjà mis le feu à quelques villages avant de débarquer à Fillols, la commune des Pyrénées-Orientales dans laquelle nous vivions, à l'époque, avec ma femme. Mais ça, nous ne le savions pas, bien entendu. C'était en 1983, durant l'hiver. Le type est arrivé dans le village et a demandé la maison d'Alex Barbier. Ce qui reste tout de même assez troublant. Et c'est ma femme qui la lui a indiquée ! À l'époque, les maisons n'étaient jamais fermées à →

